
LE MOT MUSIQUE¹,
AUTRES TEXTES AUTOBIOGRAPHIQUES
ET TÉMOIGNAGES

Voici l'œuvre autobiographique d'Alexandre Voisard ; Le Mot musique ou l'Enfance d'un poète en est la part principale, mais quelques textes de circonstance (réponses à des enquêtes, participation à des numéros de revue thématiques) apportent des éclairages, et comme il se trouve que le récit autobiographique ne s'étend guère au-delà du moment où notre auteur commence à écrire, ces éclairages le prolongent chronologiquement de façon importante.

Le volume VII déjà était autobiographique, même si c'était de façon plus ou moins indirecte : le carnet de notes prises à la volée est une sorte de journal intime sans date, qui garde trace d'un « événement », chose faite, vue, entendue, sentie, en l'archivant immédiatement ; et les volumes de poésie – mes notices en ont plus d'une fois fait l'observation – ont présenté sous leur mode ces deux types d'autobiographie : la notation personnelle y est partout présente, même si c'est sous la forme de l'enregistrement après coup et dans l'élaboration rythmique si particulièrement et si

¹ *Le Mot musique ou l'Enfance d'un poète*, Bernard Campiche Éditeur, Orbe, 2004.

permanemment exigée par la poésie de Voisard, et la remémoration mémorielle a été la thématique récurrente de trois recueils de poésie des années nonante que j'ai présentés ensemble au volume III sous la rubrique « Bilans ».

Eût-on d'ailleurs besoin d'une clef pour lire ce volume si limpide qu'est Le Mot musique, on la trouverait dans la suite de poèmes intitulée « Le juste », pré-publiée en revue en 1989, publiée en édition privée en 1990, reprise dans Le Repentir du peintre et qu'on a pu lire aux pages 533 et suivantes du volume III de notre Intégrale. Si je cours le risque de paraître pédant en donnant toutes ces précisions, c'est que la nature et le parcours de cette brève suite m'importe comme quelque chose de symboliquement significatif: l'image du père avait été longuement absente de la poésie d'Alexandre Voisard, mais elle apparaissait çà et là sous les figures cryptées et passablement récurrentes de sages non toujours autorisés, de prophètes plus ou moins crédibles, d'aphoristes parfois abscons, en bref: de toutes sortes d'avatars de l'autorité naturelle ou usurpée, de la parole authentique et pourtant faillible – symboles essentiellement ambigus, comme on le voit. « Le juste », au titre si net, est, post mortem hélas, la première apparition sans ombre ni revers de cette figure dont Le Mot musique nous fera comprendre qu'elle aurait bien été tutélaire, si des circonstances et peut-être plus encore des incompatibilités irréductibles n'avaient empêché jusqu'au moment de sa propre expérience de la paternité, que le fils ait pu reconnaître pleinement cette autorité du père. « Hélas », mais sans surprise, car bien avant que Freud en eût fait un pilier de cette anthropologie qui a nom psychanalyse, la relation conflictuelle du fils au père et du père au fils a été le ressort de tous les destins.

Le père est également dans le texte liminaire de Quelques fourmis sur la page (au volume IV de cette édition), texte intitulé « Le champ des signes » et qui est une réflexion sémiologique. « Le champ des signes », titre évident et calembour éclairant, est en effet une réflexion sur le langage, les codes, les alphabets et les symboles. Or la figure du père y est centrale, qui transmet à notre poète son monogramme (on le trouve en pages de titres de nos volumes) et surtout la sagesse de ne pas ajouter d'obscurité aux signes en soi hiéroglyphiques que nous lance le monde.

L'autorité, le juste: Le Mot musique, avec la richesse de ses petits et grands événements, avec ses anecdotes tristes ou plaisantes, ses scènes mémorables (notamment celles qui relatent la découverte par étapes de la poésie comme quelque chose d'essentiel pour la vie) et ses portraits en grand nombre de personnages aujourd'hui connus ou restés anonymes ou encore célèbres pour les seuls Ajoulots, peut cependant être lu de son début jusqu'à sa fin comme l'histoire d'une incommunication douloureuse et d'une male rencontre persistante. C'est sans doute pourquoi ce livre, il faut le noter soigneusement, fut écrit d'abord pour les proches d'Alexandre Voisard, comme l'indique le rabat de l'édition originale: « Peu à peu s'était insinué en moi, l'âge venant, le besoin obscur de baliser ma route en amont afin que les miens, les tout premiers, soient enfin au clair sur ce parcours maintes fois évoqué, à demi-mots, en poèmes sibyllins ou à l'occasion énigmatiques. » La naissance d'une vocation se joue ici en privé.

Mais si l'on peut y suivre assez clairement le chemin qui conduit de l'enfant au poète (pour paraphraser le sous-titre du livre), on n'y cherchera pas pourtant de secrets de lecture ni d'éclairage sur ce qu'il peut rester d'ombre ou

d'énigmes dans les « poèmes sibyllins » – tout au plus la genèse de l'œuvre. Le récit s'arrête à peu près quand elle commence, et, en tant que ce sont des mémoires, les pages du Mot musique viennent assez naturellement se placer tout à la fin de notre Intégrale: de la même façon, les retournements de vie les plus authentiques peuvent advenir très tard. Vu la période que couvre le récit mémoriel, c'est donc l'œuvre poétique elle-même, celle qui se lit dans les quatre premiers volumes de cette édition, qui nous dit pourquoi, peu à peu, douloureusement, et de façon lumineuse à la fin, le père passe de la figure difficilement acceptable de l'autorité à celle de modèle. L'Enfance d'un poète ne vient sous ce rapport que nous aider à mieux saisir certaines intuitions que nous aurons pu avoir à la lecture des poèmes.

*
* *

D'un commentateur dont le champ privilégié se situe dans les rapports entre musique et littérature on attend qu'il s'intéresse au titre du livre qu'il présente, quand ce titre est Le Mot musique! Oui, mais je crois avoir dit là-dessus, s'agissant de poésie, ce qu'il y avait à en dire. Le Mot musique, ai-je annoncé dès le volume I de L'Intégrale, ne fait pas qu'explicitier ni éclairer ce que les lecteurs de sa poésie ont compris plus ou moins confusément, il les conduit à ce qui est à la source: le rapport au pays, à la terre et aux créatures qui l'habitent, à la femme, à l'amour et à la mort, c'est un rapport au Père, ou ce qui – de manière plus vraie, plus cruelle et plus belle peut-être – en tient lieu, rétrospectivement. « Si je devais d'un seul mot illustrer l'amour difficile qui m'a uni au père autant qu'il m'en a éloigné, c'est sans doute

le mot musique qui me viendrait spontanément sous la plume. » Et aussi : « J'ai écrit pour ne pas mourir, qu'on se le dise ! » Musique est donc le mot du début et de la fin, mot douloureux du début, quand il symbolise l'autorité, la discipline, la soumission, voire l'asservissement, mot euphorique de la fin, quand, dans sa métamorphose verbale, il représente ce qui compense, rachète et relie, résumant ainsi tous les textes publiés dans cette édition.

Mais le récit autobiographique témoigne d'un autre mot, le dernier qu'a prononcé le père en mourant et qui n'a pas été recueilli par le poète, et c'est ce mot-là qui pour lui résume ses « centaines de poèmes jetés en pâture au vent ». Ainsi l'œuvre garde son mystère pour tous, poète et lecteurs. Sauf qu'entre le mot à tout jamais inouï et le mot « musique » longuement modulé par la langue du poète se trouve la tension qui fait que l'œuvre d'Alexandre Voisard nous importe.

Le titre du livre ne serait donc qu'un leurre qui nous attraperait cruellement, si nous voulions y trouver un sésame à l'œuvre. Je suis certes prêt à croire que la poésie ait pu servir de compensation à celui qui, un jour, regretta de n'avoir pas suivi la voie musicale tracée par le père ; prêt à adhérer même à l'idée que le mot « musique » et les images qui lui sont associées d'une rencontre ratée avec le géniteur, puissent revenir comme un leitmotiv dans la mémoire involontaire et dans les mémoires consciemment, sincèrement et authentiquement rédigés de notre auteur, mais je n'irai pas chercher dans cette musique des notes ni dans la « musique » que le monde envoie incessamment à celui qui l'écoute un modèle poursuivi de façon nostalgique de l'œuvre de notre poète. J'ai tâché de dire ailleurs ce qu'elle avait pour moi de réellement musical.

Je lis au surplus dans ces mémoires poétiques intitulés Une Enfance de fond en comble (volume III de L'Intégrale) le poème qui apporte un témoignage bien clair, et qui pourrait être une clef encore du récit autobiographique et de la relation difficile d'un fils peu doué avec son père féru de musique :

MUSIQUE

Un jour, j'entendis, en plein bois, une sittelle bégayer en son chant. Me revint aussitôt en mémoire le temps où, jeune garçon, je m'essayais à la trompette. Mes fausses notes insultaient la musique et la confusion m'empesait les lèvres, me nouait le ventre. Il m'arriva alors, à ce point du désespoir, de souhaiter mourir sur-le-champ.

*
* *

Encore ne faut-il pas restreindre la lecture de ce livre à une postface de l'œuvre poétique, ni à des Confessions destinées au cercle de famille : le lectorat en est bien plus large que celui des proches, plus large aussi que celui de la poésie d'Alexandre Voisard. L'évocation d'un lieu (Porrentruy et ses environs) et d'une époque (la Deuxième Guerre et les années qui ont suivi), les portraits enfin de personnages typiques sont faits pour les pays de l'auteur, qui retrouveront dans ces pages leurs propres souvenirs et leurs marques dans un environnement qui leur est familier ; les autres lecteurs y trouveront des faits parfois mémorables et toujours significatifs, des personnages singuliers et des

paysages dont la charge symbolique est forte. Enfin, le parcours d'une personnalité rebelle mais en devenir fait de ce récit une espèce de roman de formation qui, avec un souffle à la fois épique et lyrique, captivera tous ceux qui connaissent intellectuellement, affectivement ou dans leur chair ce qui peut constituer un enracinement, même s'ils doivent appréhender autrement les circonstances qui touchent les proches en particulier et les Jurassiens en général.

ANDRÉ WYSS